Laura Bellini

Le Parfum des portes fraîchement ouvertes

Ils étaient venus ouvrir leurs propres portes. Pas leurs cœurs.

Le Parfum des portes fraîchement ouvertes

Ils étaient venus ouvrir leurs propres portes. Pas leurs cœurs.

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384903087

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Un seuil commun..... 12
Chapitre 2 - Des limites tracées au crayon 22
Chapitre 3 - Sous le même toit..... 35
Chapitre 4 - Les choses que je n'avais pas prévues 46
Chapitre 5 - Le droit de dire non 58
Chapitre 6 - Le goût du premier baiser 70
Chapitre 7 - Entre ce qui est à moi et ce qui est à nous..... 81
Chapitre 8 - Ceux auprès de qui nous pouvons être nous-mêmes..... 92
Chapitre 9 - Les risques que nous choisissons..... 105
Chapitre 10 - Là où les excuses n'ont plus leur place 115
Chapitre 11 - Une place pour deux..... 126
Chapitre 12 - Le prix d'un projet commun 137
Chapitre 13 - Quand l'urgence des autres devient la vôtre 150
Chapitre 14 - Ce que nous avons peur de perdre 161
Chapitre 15 - Payer pour les décisions des autres 171
Chapitre 16 - Des portes qui doivent rester séparées..... 182
Chapitre 17 - Avancer à mon propre rythme 193
Chapitre 18 - Le prix d'un véritable changement 203
Chapitre 19 - Les deux côtés d'une même rue..... 214
Chapitre 20 - Le parfum des portes fraîchement ouvertes..... 225

INTRO

Pour la première fois depuis trois ans, je possédais la clé d'une porte derrière laquelle personne ne m'attendait pour me dire ce que je devais faire.

Je me tenais au milieu d'un passage étroit de Gdańsk, les cheveux mouillés collés aux joues et un trousseau de clés dans la main. La pluie de novembre tombait en biais, s'infiltrant sous l'auvent et recouvrant les vieux pavés d'une pellicule brillante. Je tenais un rouleau de plans techniques sous un bras et, dans l'autre main, un gobelet en carton rempli d'un café qui avait depuis longtemps cessé d'être chaud. Devant moi se trouvait le local numéro sept. Trente-huit mètres carrés, une haute vitrine, une porte en bois à restaurer et un loyer qui, pendant les prochains mois, allait certainement m'empêcher de dormir sereinement.

Malgré tout, je souriais comme une femme qui venait de décrocher le gros lot.

Sur la vitre, on distinguait encore la trace d'une affiche décolorée portant la mention « À louer ». Je l'avais décollée la veille, laissant derrière elle un rectangle de verre plus propre. C'était à cet endroit précis que je comptais inscrire mon propre nom. Nela Czarnecka. Conception de vitrines et d'espaces commerciaux. Sans associé, sans supérieur hiérarchique, sans personne pour modifier mes projets sous prétexte que c'était lui qui signait les factures.

J'avais vingt-huit ans et suffisamment d'expérience pour savoir que l'indépendance pouvait coûter cher. Pendant les trois dernières années, j'avais conçu des vitrines pour une grande agence où mes idées étaient régulièrement présentées aux clients comme des réalisations collectives.

Lorsque j'avais démissionné, mon patron m'avait demandé si je souhaitais vraiment échanger un salaire stable contre l'incertitude.

Je lui avais répondu que je préférais une incertitude que j'avais moi-même choisie.

À présent, cette incertitude sentait le bois humide, la peinture et la vieille poussière.

J'introduisis la clé dans la serrure. Elle tourna difficilement, puis un déclic se fit entendre et la porte s'entrouvrit de quelques centimètres. Je poussai de l'épaule. Rien. Je recommençai, plus fermement cette fois, en prenant garde à mon café. Le bois racla le seuil et je sentis quelque chose bloquer le battant de l'intérieur.

— Eh bien, parfait, marmonnai-je. On commence par des négociations.

— Avec cette porte, mieux vaut éviter de négocier.

Une voix masculine venait de retentir derrière moi. Je me retournai et découvris un homme devant le local voisin. Il portait un manteau sombre dont il avait relevé le col contre la pluie, et tenait une boîte en carton sous le bras. De son autre main, il fermait la porte du numéro neuf. Il était grand, avait les cheveux courts et foncés, et le visage de quelqu'un qui écoutait davantage qu'il ne parlait. Ce fut surtout son regard qui retint mon attention. Il ne semblait pas juger ma lutte maladroite contre la porte. On aurait plutôt dit qu'il cherchait à déterminer si j'avais besoin d'aide ou si je préférais trouver la solution toute seule.

— Et que me conseillez-vous ? demandai-je.

— Soulevez le battant du côté des charnières. Le seuil a gonflé avec l'humidité.

— Vous avez déjà essayé ?

— Presque tous les jours depuis deux semaines.

Je regardai la porte, puis l'homme.

— Je vois. Une longue et fructueuse relation m'attend donc avec ce morceau de bois.

Il sourit. Pas franchement, juste d'un coin des lèvres, mais cela suffit pour donner à son visage sérieux une chaleur étonnante.

— Je peux poser mon carton et vous aider, si vous voulez.

Cette dernière précision me plut. La plupart des gens qui voyaient une femme confrontée à un problème technique se précipitaient pour intervenir avant même qu'elle ait eu le temps de leur expliquer qu'elle n'avait pas besoin d'eux.

Je lui tendis mon café en guise de réponse.

— Tenez-moi ça, s'il vous plaît. Je vais réessayer avec la porte.

Il accepta le gobelet avec l'expression d'un homme à qui l'on venait de confier une mission particulièrement importante. Je glissai mes doigts sous la poignée métallique, soulevai légèrement le battant et poussai avec la hanche. Le bois céda dans un craquement sonore. Je perdis momentanément l'équilibre, mais me rattrapai au chambranle avant que mon voisin ait eu le temps d'esquisser le moindre geste.

— Victoire, annonçai-je.

— Incontestablement. Même s'il faudra quand même poncer ce seuil.

— C'est sur ma liste.

— Une longue liste ?

— Dangereusement longue.

Il me rendit mon café. Lorsque nos doigts se rencontrèrent autour du gobelet en carton, nous suspendîmes tous les deux notre geste pendant un instant. Il n'y avait rien de spectaculaire là-dedans. Simplement, il ne retira pas précipitamment sa main et je remarquai que ses doigts étaient chauds malgré le froid. Puis il lâcha le gobelet et recula d'un demi-pas pour me laisser entrer librement.

À l'intérieur, le local paraissait en plus mauvais état que sur les photographies. L'humidité avait laissé des taches sombres près du mur du fond, un vieux compteur électrique pendait de travers et le sol portait encore les marques des étagères de l'ancien locataire. Pourtant, je voyais déjà de hautes tables de travail, des échantillons de matériaux, des lampes suspendues à des câbles noirs et un petit espace d'exposition qui évoluerait au fil des saisons. Je voulais que mes clients viennent ici non seulement pour découvrir mes projets, mais aussi pour comprendre comment un espace pouvait raconter une histoire.

Je déployai mes plans sur le rebord de la fenêtre et pris quelques photographies avec mon téléphone.

— Vous allez vendre des meubles ici ? demanda l'homme depuis le seuil.

Je n'avais pas remarqué qu'il était toujours devant l'entrée.

— Non. Je vais concevoir des lieux dans lesquels les gens auront envie de rester un peu plus longtemps.

Il jeta un regard au local vide.

— C'est une spécialisation audacieuse.

— Pourquoi ?

— Parce que, de nos jours, la plupart des gens essaient de convaincre les autres d'acheter quelque chose rapidement et de repartir aussitôt.

— C'est justement pour ça que je veux faire les choses autrement.

Pendant quelques secondes, il me regarda avec une attention presque plus personnelle qu'un compliment. J'éprouvai soudain l'envie inattendue de lui expliquer l'ensemble de mon projet, de lui montrer mes croquis et de lui raconter pourquoi j'avais choisi ce passage discret plutôt qu'un bureau moderne. Je me retins. Je ne connaissais même pas encore son prénom.

— Remigiusz Sowa, se présenta-t-il, comme s'il avait deviné mes pensées. J'ouvre un salon de thé juste à côté.

— Nela Czarnecka.

— Enchanté, Nela.

Dans sa bouche, mon prénom sonna naturellement, sans familiarité excessive. Je le remarquai avec une précision assez agaçante.

— Vous ouvrez quand ? demandai-je.

— Si tout se passe comme prévu, dans cinq semaines. Avant la saison hivernale.

— Ambitieux.

— Et vous ?

— Quatre semaines.

Il regarda mes croquis, les murs écaillés et le plafonnier qui ne fonctionnait pas.

— Encore plus ambitieux.

— Je n'ai jamais prétendu que c'était raisonnable.

Il eut un petit rire. Ce son lui allait mieux que l'air sérieux qu'il affichait au début de notre rencontre. Un bruit métallique retentit dans le local voisin et, quelques instants plus tard, une odeur intense de thé fraîchement déballé parvint jusqu'à moi. Du thé noir, des agrumes, peut-être une pointe de cardamome. J'eus l'impression que quelqu'un venait d'ouvrir une fenêtre sur une version nettement plus agréable du mois de novembre.

Remigiusz consulta sa montre.

— Je dois réceptionner une livraison. Mais si vous avez besoin d'un escabeau, j'en ai un solide. Et un autre qui sert surtout à faire peur aux employés.

— Je n'ai pas d'employés à effrayer.

— Moi non plus. Pas encore.

Ces deux derniers mots me parurent étrangement significatifs, même si je n'avais aucune raison de m'y attarder.

Lorsqu'il partit, je me retrouvai seule avec le silence et mes projets. Je passai un doigt sur le dessin de ma future vitrine. Dans quatre semaines, je devais accueillir mes premiers clients. Avant cela, il me fallait superviser les installations, commander les matériaux, terminer deux missions pour des clients extérieurs et me prouver que mon départ de l'agence n'avait pas été un geste impulsif dicté par un orgueil blessé.

Mon téléphone vibra. Un message d'une ancienne collègue me demandait si je n'envisageais vraiment pas de revenir, puisqu'un gros client venait de se présenter. Je posai l'appareil, écran contre la table. Une semaine

auparavant encore, une proposition de ce genre aurait pu ébranler ma détermination.

À présent, je regardais la porte ouverte du local voisin, derrière laquelle Remigiusz transportait d'autres cartons tout en parlant au téléphone d'une voix calme et ferme. Lui aussi avait ses projets, sa propre course contre la montre et probablement une liste tout aussi interminable de choses susceptibles de mal tourner. Pourtant, il avait trouvé quelques instants pour expliquer à une inconnue comment venir à bout d'un seuil récalcitrant.

C'est alors que le gestionnaire du passage m'appela. Il m'informa que les travaux concernant l'accès technique commun commenceraient plus tôt que prévu. Pendant plusieurs jours, l'accès aux deux locaux serait restreint. Les installateurs avaient besoin d'un planning unique et des coordonnées d'une personne chargée de coordonner les livraisons.

Je regardai à travers la vitre. Remigiusz venait de terminer sa conversation et leva les yeux. Je le vis remarquer le téléphone contre mon oreille et les plans étalés devant moi. Il fronça légèrement les sourcils, comme s'il venait lui aussi de recevoir une nouvelle dont il se serait volontiers passé.

Le matin même, j'étais encore convaincue qu'avoir ma propre porte suffirait à me rendre heureuse. À présent, de l'autre côté de la vitre, se tenait un homme avec lequel j'allais peut-être devoir partager bien davantage que des problèmes de rénovation.

Lorsque nos regards se croisèrent de nouveau, il m'adressa un sourire interrogateur.

Et, pour la première fois de la journée, je ne savais plus ce qui m'effrayait le plus : perdre le contrôle de mes propres

projets ou découvrir à quel point j'avais envie d'ouvrir la porte pour l'inviter à entrer.

Chapitre 1 - Un seuil commun

Le lendemain matin, je trouvai sous la porte du local numéro sept une note annonçant que les travaux d'installation commenceraient à huit heures, et non à dix heures comme on me l'avait promis la veille. Il était sept heures quarante, le ciel de novembre avait la couleur du ciment mouillé et je portais sous le bras une chemise remplie de documents que, manifestement, personne n'avait l'intention de lire. Au bout du passage, deux ouvriers déchargeaient des barrières métalliques d'une camionnette. Devant le local voisin, Remigiusz Sowa discutait avec un homme vêtu d'une veste réfléchissante. Il avait abandonné son manteau. Les manches retroussées de son pull sombre laissaient voir ses avant-bras et sa voix, bien que calme, indiquait clairement qu'il n'accepterait plus d'imprécisions.

— Vous ne pouvez pas fermer les deux entrées en même temps, l'entendis-je dire. La livraison du mobilier est prévue pour demain.

— Et moi, je n'ai mon équipe que pour deux jours, répondit l'ouvrier. Soit on fait tout maintenant, soit je reviens la semaine prochaine.

J'accélérai le pas.

— La semaine prochaine, on doit installer ma vitrine, intervins-je. Et j'ai besoin d'accéder au mur du côté du passage.

Les deux hommes se tournèrent vers moi. Remigiusz me reconnut aussitôt. Dans ses yeux apparut ce même sourire presque imperceptible que j'avais remarqué lors de notre première rencontre.

— Bonjour, voisine. Nous sommes justement en train de déterminer si nos ouvertures vont être reportées avant même que les rénovations aient commencé.

— Ce n'est pas une option que j'envisage.

— Moi non plus. Voilà donc notre premier point commun.

L'homme à la veste se présenta sous le nom de monsieur Andrzej, responsable du chantier. Il déplia un plan des installations sur le capot de la camionnette et, avec un stylo rouge, indiqua le trajet d'un ancien câble électrique. Il s'avéra que mon local et le salon de thé de Remigiusz utilisaient tous les deux une même gaine technique dissimulée sous le revêtement du passage. Pour remplacer l'installation, les ouvriers devaient retirer une partie du sol devant nos deux entrées. Remigiusz avait besoin d'un accès pour de lourdes caisses contenant son équipement. Quant à moi, j'avais commandé des structures d'exposition impossibles à faire passer par l'étroit couloir de service à l'arrière.

J'écoutais les explications tout en réorganisant mentalement mon calendrier. Quatre semaines avant l'ouverture. Deux missions extérieures en cours. Un artisan qui n'avait accepté de venir que le jeudi. Je n'avais ni les moyens de supporter des journées d'immobilisation ni l'envie de commencer mon activité en expliquant à mes clients pourquoi je n'étais pas capable de tenir mes engagements.

— Nous pourrions installer une passerelle provisoire, proposai-je en désignant la largeur du passage. De cette façon, au moins un des locaux resterait accessible pendant les travaux.

— Il faudrait sécuriser cette passerelle, répondit Andrzej. Je refuse d'être responsable d'un accident.

— Évidemment. C'est précisément pour cela qu'il faut la concevoir correctement, et non poser quelques planches au hasard.

Remigiusz se pencha sur le dessin. Il se plaça assez près de moi pour que je perçoive un léger parfum de savon au cèdre et de thé. Il ne me toucha pas, même si nous devions tous les deux nous serrer autour du petit capot.

— Si nous commençons par la partie devant ma vitrine, les livreurs pourront décharger le matériel du côté de la cour, observa-t-il. Ensuite, l'équipe passera devant chez Nela.

— Il y a une marche de trente centimètres du côté de la cour, fis-je remarquer.

— Je sais.

— Certaines caisses peuvent peser plus de cent kilos.

— C'est pourquoi j'aurai besoin de personnes supplémentaires.

Il releva les yeux, comme s'il attendait que je lui signale le problème suivant. Je ne le fis pas immédiatement. J'avais l'habitude des hommes qui, sur les chantiers, faisaient semblant de considérer mes remarques comme des complications inutiles. Remigiusz, au lieu de s'agacer, semblait traiter mes objections comme autant de pièces supplémentaires d'un puzzle.

— Et si nous séparions les livraisons ? suggérai-je. Toi demain, moi après-demain. L'équipe termine une section avant de commencer l'autre. Je peux décaler l'installation de

mes structures de quelques heures, mais pas d'une journée entière.

— Je peux essayer de déplacer mon transport, répondit-il. À une condition.

Je le regardai avec prudence.

— Je t'écoute.

— Nous établissons un seul planning. Et si l'un de nous veut le modifier, il en parle d'abord à l'autre.

Cela semblait raisonnable. Trop raisonnable pour ne pas cacher quelque conséquence désagréable.

— Chacun reste responsable de son propre local, précisai-je.

— D'accord. Mais nous partageons la même entrée.

— Le planning, oui. Les décisions concernant l'aménagement, non.

Il garda le silence un instant. Je remarquai que ses doigts s'étaient crispés sur le bord du plan, puis qu'il avait consciemment détendu sa main.

— Je n'ai aucune intention d'aménager ton studio à ta place, Nela.

— Tant mieux. D'autant que tu ne sais même pas encore où sera mon bureau.

— En revanche, je sais qu'il ne devrait pas se trouver sous cette verrière qui fuit.

Je levai les yeux. De l'eau s'accumulait effectivement sur la vitre au-dessus du passage et une goutte tomba précisément sur ma manche.

— Voilà une remarque particulièrement peu romantique pour un début de collaboration entre voisins, déclarai-je.

— La prochaine fois, j'essaierai de commenter quelque chose de plus poétique.

Andrzej s'éclaircit ostensiblement la gorge pour nous rappeler sa présence. Nous établîmes un ordre provisoire des travaux et une date limite pour confirmer les livraisons. Remigiusz proposa de contacter le gestionnaire au sujet de la sécurisation du passage. De mon côté, je m'engageai à préparer un schéma simple indiquant l'emplacement de la passerelle, en tenant compte de la largeur des portes et de la voie d'évacuation. Nous échangeâmes nos numéros de téléphone, même si aucun de nous ne sortit immédiatement son appareil. Pendant un instant, nous restâmes face à face avec l'étrange impression d'accomplir un geste plus personnel que les circonstances ne le justifiaient.

— Tu n'aimes pas perdre le contrôle, remarqua Remigiusz lorsque le chef de chantier se fut éloigné.

— J'aime savoir qui assume les conséquences.

— Ce n'est pas toujours la même chose.

— D'après mon expérience, si.

Il ne répondit pas immédiatement. Il regarda la vitrine vide de mon local, mon rouleau de dessins et la liste des tâches collée sur la vitre. J'eus l'impression qu'il avait remarqué davantage de choses que je n'aurais voulu lui montrer.

— Tu n'es pas obligée de me faire confiance, dit-il finalement. Il suffit que tu me laisses faire ma part.

Cette phrase était dangereusement raisonnable.

Avant midi, nous commençâmes à déplacer tout ce qui risquait de gêner les ouvriers. Mes échantillons de matériaux, mes cartons de luminaires et mes caisses à outils occupèrent la moitié du local. Remigiusz transportait dans

son salon de thé des étagères en bois qui sentaient l'huile de lin. Lorsqu'il me vit essayer de déplacer une lourde table de travail, il s'arrêta devant la porte.

— Besoin d'aide ?

— Tu peux prendre l'autre extrémité.

Il ne fit aucun commentaire sur mon ton. Il s'approcha simplement et souleva le plateau en même temps que moi. Nous le déplaçâmes avec précaution entre les murs, échangeant de brèves indications. À un moment, mon pied se retrouva coincé entre un pied de la table et une caisse à outils. Nous nous immobilisâmes si près l'un de l'autre que je pus distinguer une petite cicatrice près de son sourcil gauche.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

— Oui. C'est juste mon studio qui essaie de me tuer avant son ouverture.

— Une stratégie marketing plutôt agressive.

Je laissai échapper un rire malgré moi.

Nous installâmes la table contre le mur. Remigiusz ne s'éloigna pas immédiatement, mais il ne fit rien non plus qui m'obligeât à reculer. Il subsistait entre nous un espace étroit, suffisamment large pour permettre à chacun de bouger librement et trop réduit pour que je puisse prétendre ne pas remarquer sa présence.

— Tu as déjà une idée précise de ce que tu veux faire de cet endroit ? demanda-t-il.

Je lui montrai le croquis de ma vitrine. Il l'examina attentivement, sans m'interrompre. Je lui parlai des panneaux mobiles qui permettraient de modifier les présentations sans travaux coûteux. De l'éclairage orienté

de manière à donner aux objets un aspect naturel plutôt que celui de pièces exposées dans un musée. De la petite table près de la fenêtre où je souhaitais recevoir mes clients.

— Donc, tu ne veux pas vendre des réponses toutes faites, résuma-t-il.

— Je veux d'abord comprendre la question.

Il me regarda d'une manière qui me rendit soudain beaucoup trop consciente du bruit de la pluie frappant la vitre.

— C'est une approche rare, dit-il.

— Dans le design ?

— Dans la vie, en général.

Je ne trouvai pas immédiatement quoi répondre. Il y avait quelque chose de désarmant dans sa façon de dire des choses simples sans chercher à impressionner. Je retournai à mes dessins pour retrouver une distance rassurante, mais pendant les minutes suivantes, je continuai à sentir sa présence, même lorsqu'il se tenait à l'autre bout de la pièce.

Dans l'après-midi, mon artisan m'appela. Il m'annonça que, sans confirmation officielle de l'accès au passage, il ne réserverait pas la date du montage. J'essayai de le convaincre que les arrangements étaient presque finalisés, mais il répliqua que « presque » ne suffisait pas. Je raccrochai et posai les mains sur le rebord de la fenêtre. Dehors, les ouvriers installaient les barrières, tandis que mon magnifique calendrier de quatre semaines commençait à ressembler à un château de cartes.

Remigiusz apparut sur le seuil avec deux tasses.

— Tu as l'air de quelqu'un qui vient de recevoir la facture des erreurs d'un autre.

— Presque. Mon installateur exige une confirmation écrite du planning.

— Le gestionnaire a promis de nous l'envoyer avant dix-sept heures.

— Les promesses du gestionnaire n'ont pas encore valeur de document.

Il me tendit une tasse.

— Dans ce cas, il nous faut ce document. Je vais le rappeler.

— Tu n'es pas obligé de régler mes problèmes.

— C'est aussi mon problème, Nela.

Je savais qu'il avait raison. Pourtant, sa manière de le dire ressemblait à une invitation à accepter son aide sans devoir ensuite la rembourser par une reconnaissance éternelle. Je goûtai le thé. Il était corsé, légèrement citronné, avec une délicate amertume en fin de bouche.

— Pas mal, admis-je.

— Voilà une critique particulièrement succincte.

— Je ne voudrais pas que tu augmentes immédiatement tes prix.

Il sourit, puis retrouva son sérieux.

— J'ai une demande à te faire. Si nous devons nous entraider, évitons de considérer chaque concession comme une défaite.

Je levai les yeux au-dessus de ma tasse.

— Une concession ne me dérange pas, tant que les deux parties savent à quoi elles renoncent.

— D'accord.

Je ne savais pas encore pourquoi j'avais prononcé cette phrase avec autant de fermeté. Peut-être parce que j'avais travaillé trop longtemps dans un endroit où mes concessions s'appelaient de la souplesse et les exigences des autres, des nécessités. Remigiusz ne tenta pas de me convaincre que j'exagérais. Il accepta mes paroles sans commentaire.

Le soir, lorsque les ouvriers eurent terminé la première étape du chantier, nous reçûmes enfin le planning signé. Mon artisan confirma son intervention. Remigiusz avança l'heure de livraison de son équipement pour éviter qu'elle ne coïncide avec mon transport. Cette victoire apparemment modeste avait la saveur de la meilleure chose que j'aie avalée de toute la journée.

Je fermais mon local lorsque je l'aperçus sous l'auvent. La pluie s'était transformée en une fine brume et les lumières de la rue voisine se reflétaient sur les pavés mouillés.

— Nous avons réussi, déclarai-je.

— Une première journée de collaboration sans catastrophe.

— N'exagérons rien. La porte coince toujours.

— Je peux apporter du papier de verre demain.

— Et moi, je peux t'apprendre à organiser tes livraisons sans pousser ta voisine au désespoir.

Il éclata de rire. Puis il me regarda plus attentivement, comme s'il avait envie d'ajouter quelque chose, mais estimait que le moment n'était pas approprié.

— Bonne nuit, Nela.

— Bonne nuit, Remigiusz.

Je me tournai vers la rue avant de faire quelque chose de stupide, comme lui demander s'il regardait toujours les gens comme s'il voulait découvrir les pensées qu'ils n'osaient pas exprimer.

Sur le chemin du retour, je reçus un message de sa part.

« Demain, huit heures. J'apporterai l'escabeau qui ne fait pas peur aux employés. »

Je souris à mon écran. Je lui répondis que je n'avais pas besoin d'employés pour avoir des raisons d'avoir peur.

Sa réponse arriva quelques instants plus tard.

« Dans ce cas, je ferai de mon mieux pour ne pas devenir l'une de ces raisons. »

Je m'arrêtai sous un réverbère et relus son message. Pas parce qu'il contenait une promesse particulière. Plutôt parce que, pour la première fois depuis longtemps, quelqu'un n'essayait pas de me convaincre d'être moins exigeante, moins indépendante ou simplement plus facile à vivre.

Il lui suffisait que je sois moi-même.

Et je commençais à soupçonner que c'était précisément ce qui risquait de devenir le plus compliqué.

Chapitre 2 - Des limites tracées au crayon

Le mercredi matin, Remigiusz arriva avec un escabeau, du papier de verre et un carnet dont la couverture semblait avoir traversé plusieurs saisons difficiles. Il déposa le tout sur le sol de mon local, puis sortit de sa poche deux petits paquets enveloppés dans du papier gris. Il m'en tendit un sans rien dire. À l'intérieur, je découvris du thé accompagné d'une courte note manuscrite : « Pour les matins où le planning refuse de coopérer. »

— C'est une tentative de corruption ? demandai-je.

— Plutôt un investissement dans des relations de voisinage plus paisibles.

— Je devrais t'envoyer une facture pour mes conseils en marketing.

— Tu peux. Mais goûte d'abord.

J'ouvris le paquet et en respirai le contenu. Des écorces d'orange séchées, une délicate note de vanille et quelque chose de terreux que je ne parvenais pas à identifier. Remigiusz observait ma réaction avec une attention qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

— Du rooibos, expliqua-t-il. Avec une touche de cacao torréfié. Sans caféine.

— Comment savais-tu que je ne devrais pas boire un troisième café avant neuf heures ?

— Hier, j'ai vu trois gobelets vides.

— Tu es inquiétant de perspicacité.

— C'est une qualité utile quand on tient un commerce.

Je ne répondis pas, car il était difficile de le contredire. À la place, je l'invitai à s'asseoir à ma table de travail. Je dépliai le planning imprimé et marquai au crayon rouge trois endroits où nos livraisons risquaient encore de se chevaucher. Je savais que si nous ne réglions pas ces détails immédiatement, chacun de nous aurait, quelques jours plus tard, de bonnes raisons d'en vouloir à l'autre.

— Je propose une règle simple, commençai-je. Nous organisons ensemble l'accès commun. Nous gérons nos propres locaux indépendamment. Aucun changement sans prévenir l'autre au préalable.

Remigiusz s'assit en face de moi.

— Très bien. J'aimerais aussi que nous fixions les moments où nous pouvons compter sur l'aide de l'autre.

— De l'aide pour quoi ?

— Réceptionner les livraisons, surveiller les équipes, ce genre de petites choses. Quand l'un de nous doit s'absenter.

— Je ne veux pas que cela devienne un deuxième travail.

Il m'observa attentivement.

— Et moi, je ne veux pas être le type qui n'appelle sa voisine que lorsqu'il a besoin de quelque chose.

Cette phrase ne cadrait pas vraiment avec notre discussion sur le planning. Elle était trop personnelle, trop délibérée. Pendant un instant, je me demandai s'il l'avait volontairement laissée en suspens entre nous ou s'il se contentait de dire ce qu'il pensait.

— Dans ce cas, fixons des conditions précises, répondis-je. Deux semaines d'entraide pendant les travaux les plus compliqués. Pas de prolongation automatique. Les

demandes doivent être faites à l'avance, sauf en cas de véritable urgence.

— Et le droit de refuser sans avoir à se justifier ?

Je le regardai, surprise.

— Exactement.

— Alors, ajoute-le.

Je me penchai sur la feuille. Ses doigts reposaient près de mon carnet, immobiles et détendus. Il ne cherchait ni à s'emparer du crayon ni à corriger ce que j'écrivais. Il attendait simplement que j'aie terminé. Ce détail comptait davantage pour moi que je n'aurais voulu l'admettre.

Alors que nous discutions du dernier point, son téléphone sonna. Je vis apparaître le prénom « Marta » sur l'écran, mais détournai les yeux avant de pouvoir lire autre chose. Remigiusz décrocha, s'excusa d'un bref geste et sortit dans le couloir. Il parlait à voix basse. Je ne distinguai que quelques mots isolés : livraison, délai, trop tard. Lorsqu'il revint, son visage était calme, mais je perçus une certaine tension dans la façon dont il posa son téléphone.

— Tout va bien ? demandai-je.

— Oui. C'est simplement une commande qui aurait dû être prête il y a une semaine et qui est encore en route.

— Cela me rappelle quelque chose.

— Je commence à soupçonner tous les fournisseurs d'appartenir à une même société secrète.

Je souris, même si je voyais bien que cette histoire ne l'amusait pas réellement. Je n'insistai pas. Nous ne nous connaissions que depuis deux jours et je n'avais aucune intention de transformer une simple marque de sollicitude en droit d'accès aux problèmes d'autrui.